

Comme elle a décidé, elle se lève de bonne heure pour refaire cette prise de sang. Oui, c'est toujours un peu difficile de retarder le café du matin. Au laboratoire, pas loin de chez elle, quatre personnes attendent l'ouverture. Elle reçoit la lettre E, une infirmière vient la chercher. Elle s'installe et elle se sent obligée de lui expliquer (afin d'éviter...) que c'est à son bras gauche qu'une veine, assez fine, est exploitable. La préleveuse (c'est l'appellation courante, elle s'est renseignée deux heures après) choisit un autre endroit, qui ne donne rien, et ensuite un autre, au poignet. Quelques gouttes tombent trop lentement dans le flacon. Elle lui répète, un peu comme si elle s'excusait, quel est le bon endroit, enfin, là où on lui prélève d'habitude. « *Vous êtes infirmière ?* » coupe l'autre. « *Non, bien sûr, mais je peux connaître mon corps, je n'ai pas vingt ans, quand même..* ». « *Vous n'avez pas suffisamment de sang, vous voyez, ça ne coule pas..* ». « *Alors, c'est inquiétant, vous voulez dire que le sang n'est pas assez fluide ? Je vais demander des renseignements à un biologiste* », dit-elle, en regardant l'affichette collée sur le mur. « *C'est peut-être le stress... Vous me dites si ça vous fait mal* ». Elle observe, pour elle-même, qu'on met le stress à toutes les sauces. L'aiguille commence à se promener dans son poignet à la recherche du sang, elle supporte stoïquement, jusqu'à un moment où elle sursaute malgré elle. « *Je vous ai dit de me dire quand ça vous faisait mal* », s'énerve la blouse blanche. « *Voilà, je vous le dis, ça me fait mal* ». La blouse blanche arrache l'aiguille, et jette les deux flacons dans une petite poubelle. « *Mais, vous le jetez, mon sang ?* » s'entend-elle dire. « *Ce n'est pas assez... Vous allez passer à côté, chez mon collègue* ». La blouse blanche sort trouver du renfort. Expliquer, probablement, qu'elle a « un cas »... La porte restée ouverte, elle entend quelques mots, elle sent les larmes monter quand elle regarde la poubelle où vient d'atterrir son sang. Elle se dit qu'elle devra manger peut-être un steak haché, son fils vient de lui envoyer un peu d'argent pour tenir. Et elle revoit la séquence de ce film américain. Dans l'Utah, un randonneur aguerri tombe dans une crevasse, il a la main coincée par un rocher, il essaie en vain de la dégager, et après quelques jours, il décide de se l'amputer avec un canif... Tout ce sang... Elle a détourné les yeux pendant la scène. Ensuite, elle a eu du mal à s'endormir en réfléchissant à cette évidence: aucun miracle, personne n'est apparu pour sauver cet homme, et dans la solitude complète du désert et du trou où il est tombé, il a choisi de couper une part de lui-même pour sortir de là. La blouse blanche est de retour et l'invite à entrer chez le collègue : « *Au revoir, madame* ». Elle ne répond pas, la politesse a ses limites, et d'ailleurs, elle pleure. Il est calme, lui demande ce qui s'est passé, et elle se souvient qu'il lui a déjà fait un prélèvement. Elle lui raconte entre les sanglots: « *Quelle arrogance, mais quelle arrogance... Je n'en peux plus...* ». Et elle lâche, peut-être rassurée par la pointe d'accent étranger qu'elle a perçue chez lui : « *Ce pays m'a tuée...* ». Il lui apporte un verre d'eau. « *Vous allez au travail maintenant ?* ». « *Je suis indépendante, et c'est difficile, vous savez...* ». Elle ne peut plus s'arrêter, elle sanglote de plus belle. « *Je suis désolée, excusez-moi... Elle a un salaire, elle... Elle n'a pas honte... ?* ». « *Montrez-moi l'endroit où on vous prélève d'habitude* ». Il met le garrot et pique doucement, et à l'instant même, le flacon se remplit. « *La compétence, c'est quelque chose...* » - murmure-t-elle. Elle le remercie, et lui dit qu'une prochaine fois, elle évitera

cette préleveuse-là. « *Mais vous avez le droit de demander au secrétariat un biologiste, vous dites que vous êtes plus sensible* ». Il l'accompagne dans le couloir : « *Tout s'est bien passé, c'est l'important. Maintenant, vous pouvez pendre votre café. Vous le voulez chez nous ?* ». « *Merci, non, je vais le prendre chez moi, il m'attend* ».

Elle se prépare mentalement pour son nouvel exercice, l'escalier (l'ascenseur va être, enfin, remis aux normes). Elle revoit les vingt-cinq minutes passées au laboratoire, et se dit qu'elle doit en faire quelque chose. Elle hésite un peu à aller chercher le responsable de la blouse blanche pour faire état de l'incident, mais elle se sent incapable d'en faire le récit encore une fois, et renonce. Elle arrive en haut essoufflée (mais moins qu'il y a trois jours), et pendant que le café est sur le feu, elle branche la petite radio réglée sur France Culture. C'est sur le Dictionnaire amoureux de Proust. Elle débranche nerveusement. Elle veut savoir quel est le terme spécifique pour désigner les infirmières qui font des prises de sang, et elle appelle le laboratoire. A l'autre bout du fil, on veut savoir pourquoi, alors elle précise un peu, sans trop de détails, mais elle donne son nom, et dit qu'elle vient juste de passer. S'ils veulent, ils retrouvent. Ce n'est pas une réclamation qu'elle souhaite faire. De toute façon, ça ne sert à rien, une réclamation contre quelqu'un, dans un service quelconque, puisque ça va se résoudre dans ce cercle-là, et c'est presque toujours le plaignant qui aura tort, car il a sûrement *un problème*... Elle veut s'en débarrasser autrement. Alors, elle l'écrit.